Les manuscrits littéraires du XVIII^e siècle à la Bibliothèque nationale de France

Michèle Sacquin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/966>

DOI : 10.4000/genesis.966

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique
littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2012

Pagination : 159-169

ISBN : 978-2-84050-822-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Michèle Sacquin, « Les manuscrits littéraires du XVIII^e siècle à la Bibliothèque nationale de France », *Genesis* [En ligne], 34 | 2012, mis en ligne le 10 avril 2014, consulté le 12 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/966> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.966>

Les manuscrits littéraires du XVIII^e siècle à la BnF

Michèle Sacquin

En 1982, M. Roger Pierrot, alors directeur du département des Manuscrits, confiait à Anne Herschberg l'élaboration d'un « Répertoire des manuscrits littéraires français, XIX^e-XX^e siècles dans les collections du Département ». Les catalogues avaient en effet pour base une séquence numérique correspondant à la place des volumes sur les rayons et, peu ou prou, à leur entrée dans les collections. Les index permettaient certes d'accéder aux manuscrits d'un auteur mais avec lenteur et sans vision d'ensemble. Inconvénient majeur avant l'ère de l'informatisation et auquel il convenait de remédier. Basé sur les notices rédigées par les conservateurs mais classées cette fois par ordre alphabétique d'auteur puis d'œuvre, ce volume, qui parut en 1985, rend encore bien des services, en dépit de son obsolescence, les collections n'ayant cessé de s'accroître depuis.

La préface de Roger Pierrot éclairait les ambitions et les limites d'un tel travail : définition de ce qu'est un manuscrit littéraire – les sciences humaines étaient alors *a priori* exclues – et choix de limites chronologiques. Notons que quelques auteurs nés au siècle des Lumières figurent dans ce répertoire dans lequel ont été retenus les écrivains dont l'essentiel de l'œuvre a paru après (puisqu'il s'agit d'un répertoire pour le XIX^e) 1801. C'est le cas, pour ne citer que quelques exemples, de Benjamin Constant et de Madame de Staël bien sûr, mais aussi du comte d'Antraigues, de Madame de Genlis, de Sophie Cottin¹ ou de Rouget de l'Isle.

« Les manuscrits littéraires des XVI^e et XVII^e siècles, écrivait Roger Pierrot, sont fort rares, ceux du XVIII^e siècle encore peu nombreux, l'existence, pour ces siècles d'un nombre considérable de copies de statut et d'intérêt fort variables nécessitera sans doute un jour un répertoire d'un type un peu différent. »

Quelques années plus tard, Annie Angremy, qui dirigeait le Service des manuscrits modernes et contemporains,

faisait entendre un point de vue plus nuancé : « Que le manuscrit d'auteur ait été rarement considéré comme digne d'intérêt par les grands collectionneurs et par les gardiens de la Bibliothèque royale, soit, mais que l'on en ait de ce fait perdu toute trace si l'auteur lui-même n'a pas eu les moyens ou le désir de préserver sa propre archive, c'est faire peu de cas de la multitude des copies ou des autographes, souvent non identifiés, qui circulent en France et à l'étranger au XVIII^e siècle, et dont, en fin de compte, l'infime partie conservée meuble bien des rayons de nos bibliothèques². »

Il y a effectivement beaucoup plus de manuscrits littéraires du XVIII^e siècle qu'on ne le croit généralement dans les collections de la BnF, que ce soit rue de Richelieu ou à la Bibliothèque de l'Arsenal. D'autant que le terme littéraire englobe un champ plus large qu'aux siècles suivants. Ainsi que le fait justement remarquer François Moureau dans sa préface à la réédition du tome consacré au XVIII^e siècle du *Dictionnaire des Lettres françaises* de Mgr Grente (1960, 1996) : « [...] au XVIII^e siècle, littérature et philosophie avaient un étroit cousinage ». Les manuscrits de l'abbé de Saint-Pierre, de Condillac, d'Helvétius ou de Condorcet, pour ne citer qu'eux, mériteraient de figurer dans un futur « Répertoire des manuscrits littéraires français du XVIII^e siècle conservés dans les collections de la BnF ».

1. Seule *Claire d'Albe* a été publiée au XVIII^e siècle (1798). La Bibliothèque nationale en conserve un manuscrit autographe incomplet (NAF 15969) dans le fonds Sophie Cottin (NAF 15959-15969, complété par une acquisition récente, NAF 28261). Le fonds Sophie Cottin est riche en brouillons, notes, plans et ébauches. Rappelons que la notice consacrée à la romancière dans *Le Plutarque français* d'Édouard Mennechet (1836) rapporte que le « premier manuscrit » de *Claire d'Albe* aurait été écrit d'un seul jet.

2. Annie Angremy, « Les manuscrits littéraires français au XVIII^e siècle », dans *Les Manuscrits littéraires à travers les siècles*, textes réunis et présentés par Almuth Grésillon, Tusson, Du Lérot éd., 1995, p. 61.

Le manuscrit d'écrivain au siècle des Lumières : essai de définition

Une brève mise au point s'impose sur le concept de manuscrit d'auteur (ou d'écrivain) en tant qu'objet matériel et intellectuel. Par manuscrit d'auteur, on entend généralement manuscrit autographe. Or les manuscrits d'Ancien Régime présentent, du fait de la censure et des contraintes économiques, un certain nombre de spécificités qui peuvent porter à confusion. En les étudiant, le chercheur se trouve souvent plus près de l'histoire de la circulation du livre que de la génétique textuelle. On ne peut se dispenser de considérer, avant toute autre espèce d'examen, l'élaboration et la circulation du texte, littéraire ou philosophique sous ses diverses formes, en prenant en compte les diverses contraintes qui se sont exercées sur son ou ses auteurs. Comme on peut aisément l'imaginer, l'écrivain rassemble des notes de lecture et une documentation qu'il annote éventuellement. Il couche sur le papier des projets, des plans, des ébauches. Il rédige un brouillon qu'il annote et corrige, puis il peut lui arriver de dicter son texte à un secrétaire ou un proche. Il reprend et corrige éventuellement cette première version. À partir de là les étapes se suivent jusqu'à la mise au net pour l'impression. Si impression il y a, ce qui n'est pas toujours le cas.

On a souvent dit que l'apparition et le développement de l'imprimerie ont profondément bouleversé le statut du manuscrit. L'*auctoritas* s'est reportée sur le texte imprimé et le manuscrit destiné à l'imprimeur a été généralement détruit. L'auteur quant à lui ne s'est pas soucié, sauf exception, de conserver ses avant-textes. Pourtant les manuscrits autographes, mais pas forcément originaux, peuvent être nombreux pour diverses raisons.

La coutume d'établir plusieurs copies, autographes ou non, d'un texte perdure bien après Gutenberg³ ; pour des raisons de coût évidemment, ce qui explique l'existence et le succès des nouvelles à la main (gazettes manuscrites), très nombreuses dans les collections de la BnF⁴, ou tout simplement pour en faire l'hommage à des protecteurs ou à des amis. Certaines copies calligraphiées et parfois illustrées sont de véritables exemplaires de présentation. C'est peut-être le cas de l'élégante copie des *Amours de*

Zeokinizul (1742) de Crébillon fils, avec sa page de titre et ses culs-de-lampe⁵. D'autre part, l'existence de certains manuscrits est liée à des pratiques de sociabilité, comme la lecture de salon, devant un public choisi et restreint. Le manuscrit de la BnF du *Mariage de Figaro*⁶, une copie portant des corrections et ajouts autographes, a servi à de telles lectures pendant les trois ans qui ont précédé la première représentation à la Comédie-Française en avril 1784, ainsi qu'en attestent les deux brouillons de la main de Beaumarchais d'une introduction à la lecture qui précèdent le texte de la pièce.

On ne peut manquer de mentionner les manuscrits clandestins dont la BnF conserve de nombreux exemplaires. Plusieurs de ces textes ont été (re)découverts et étudiés après les travaux pionniers de Gustave Lanson (1912) et Ira O. Wade (1938). Il convient de se reporter aux travaux de Miguel Benítez⁷, d'Antony McKenna, de Geneviève Artigas-Menant et de Roland Desné et aux études publiées dans *La Lettre clandestine* ou à la Voltaire Foundation. Dans ce champ bien particulier, les deux systèmes de diffusion, imprimée et manuscrite, coexistent. Le manuscrit précède par nature l'imprimé mais il peut aussi lui succéder. Il permet alors la modification du texte figé par l'impression. Ces modifications peuvent être le fait de l'auteur lui-même, du copiste ou même du lecteur ; les gloses, les corrections et les additions sont alors intégrées dans la copie suivante. Cette pratique cumulative permet de suivre l'évolution d'une pensée collective et donne lieu à une forme originale de génétique textuelle. On s'interroge sur la diffusion de ces textes, soit qu'ils demeurent cachés par leur auteur (Meslier), lus à quelques intimes, prêtés,

3. Voir François Moureau (dir.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993 et François Moureau, *La Plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, PUPS, 2006.

4. Voir François Moureau, *Répertoire des nouvelles à la main : dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI^e-XVIII^e siècles*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.

5. Fr. 15114.

6. Fr. 12544. Voir l'édition critique avec les variantes de la version scénique originale, établie par Gérard Kahn, Oxford, Voltaire Foundation, 2002.

7. Miguel Benítez, *La Face cachée des Lumières*, Paris, Oxford, Universitas, Voltaire Foundation, 1996, donne une liste (provisoire) de ces manuscrits avec leur localisation.

circulant d'un lieu à l'autre ou, plus franchement, reproduits dans un but de diffusion plus large. Ils n'apparaissent évidemment pas dans les inventaires après décès mais on les retrouve chez des collectionneurs comme l'abbé Sepher ou dans les bibliothèques. L'édition du « Traité des trois imposteurs » ou « L'esprit de Spinoza » publié à la Voltaire Foundation en 1999 est exemplaire : Françoise Charles-Daubert a étudié plus de soixante-dix manuscrits qu'elle a regroupés en quatre grandes « familles ». On constate que des manuscrits ont continué à être copiés après l'édition de 1719. La Bibliothèque nationale à elle seule en conserve huit⁸. Si le « Traité des trois imposteurs » a pu être appelé « le roi des manuscrits clandestins » par les spécialistes, le texte le plus connu du grand public demeure le « Testament du curé Meslier », rédigé entre 1719 et 1729, dont la BnF possède trois copies autographes⁹ sur la centaine qui circulaient lorsque Voltaire en publia des extraits en 1762 dans le contexte de l'affaire Calas.

L'influence de la censure sur la persistance de la circulation manuscrite ne se limite pas aux seuls manuscrits clandestins. Wallace Kirsop a évoqué avec justesse une « cohabitation équivoque¹⁰ ». On sait que Voltaire faisait circuler certains de ses textes sous forme manuscrite par prudence : le cas de *La Pucelle* est bien connu. Voltaire n'envisage pas, par crainte de la censure, de la faire imprimer (« je cherche à désarmer les mains qui veulent me couper la gorge et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même¹¹ »), mais le contrôle de sa circulation sous forme manuscrite échappe au philosophe et le choix de ce mode de diffusion finit par se retourner contre lui (« ma pauvre pucelle devient une putain infâme à qui on fait des grossièretés insupportables¹² »). Plus généralement, l'auteur le plus en vue de l'Europe des Lumières ne cesse de se plaindre – parfois avec une certaine mauvaise foi – du vol de ses manuscrits et des impressions non autorisées qui lui feraient perdre le fruit de son travail.

Outre l'aspect pécuniaire du problème, c'est la falsification de ses textes qui préoccupe Voltaire. Ce même souci conduit Rousseau, habité par l'angoisse de voir sa pensée déformée par ses ennemis réels ou supposés, à surveiller avec un soin jaloux ses manuscrits. C'est à Dieu qu'il entend confier sa première « copie au net » des *Dialogues ou Rousseau juge de Jean-Jacques* en tentant

de la déposer en février 1776 sur le maître-autel de Notre-Dame dans un paquet portant la célèbre suscription « Dépôt remis à la Providence ». On sait que, trouvant les grilles fermées, il la remit finalement à Condillac. Déposé dans une enveloppe scellée à l'hospice de Beaugency à la mort de ce dernier, le manuscrit mythique passa successivement au XX^e siècle dans deux collections privées, échappant aux investigations de tous les rousseauistes, avant d'entrer par donation à la BnF en 1995.

Le cas Diderot est bien connu et témoigne, dans sa singularité même, de la survivance de la circulation manuscrite des textes. Après son internement à Vincennes, à la suite de la parution de la *Lettre sur les aveugles* en 1749, l'écrivain, pour obtenir sa libération, s'était engagé par écrit à ne rien publier qui pût offenser le gouvernement et la religion. Ses œuvres « parurent » désormais dans la « Correspondance littéraire » de Grimm et Meister, célèbre gazette manuscrite destinée aux princes éclairés de l'Europe des Lumières. Ses papiers étaient demeurés en Seine-Inférieure, au château des Ifs, propriété de la famille Le Vasseur alliée aux Vandeul, descendants d'Angélique Diderot. Leur découverte par Herbert Dieckmann fit apparaître plusieurs autographes inventoriés par ce dernier avant d'entrer au département des Manuscrits avec l'ensemble du fonds dit « Vandeul » le 7 mai 1952. Depuis la BnF a fait l'acquisition de plusieurs « Salons » et a reçu du Musée lorrain de Nancy le dépôt de la correspondance avec le sculpteur Falconet¹³.

8. Fr. 12243, 24887, 24888, 25290, NAF 10436 et 10978, Ars. 2236 et Z Beuchot 1976.

9. Fr. 19458-19460.

10. Wallace Kirsop, *Manuscripts et imprimés : une cohabitation équivoque*, Monash University, Center for the book, 2001.

11. Voir François Bessire, « “Je ne serai pas toujours volé et barbouillé” : Voltaire et ses manuscrits d'après la correspondance », dans *Le Manuscrit littéraire, son statut, son histoire, du Moyen Âge à nos jours*, dir. Luc Fraisse, Paris, ADIREL, Klincksieck, 1998, p. 231-248.

12. *Ibid.*, p. 233.

13. On trouvera le détail de ces entrées dans Annie Angremy, « Les manuscrits de Diderot à la Bibliothèque nationale », *Diderot, autographes, copies, éditions*, dir. B. Didier et J. Neefs, Presses universitaires de Vincennes, 1986, p. 23-37 et « Les manuscrits de Diderot à la Bibliothèque nationale (en dehors de ceux du fonds Vandeul) », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 254, Oxford, Voltaire Foundation, 1988, p. 55-59.

Nous avons cité des exemples célèbres et abondamment étudiés, mais les étagères du département des Manuscrits regorgent de textes, autographes ou non, qui, pour certains, n'ont connu qu'une diffusion manuscrite.

La littérature romanesque est peu représentée, peut-être parce qu'étant destinés à l'impression, fût-elle clandestine, les manuscrits étaient naturellement détruits. Les rééditions, contrairement à ce qui se passait pour les textes philosophiques, ne donnaient pas lieu à des corrections importantes. On découvre cependant quelques romans, pas toujours identifiés ni attribués, telle l'*Histoire de la princesse de Ponthieu* de Marie-Angélique de Gomez¹⁴ ou, pour la fin des Lumières, les suites ou les imitations du *Voyage sentimental* de Sterne¹⁵. Le manuscrit des *Liaisons dangereuses* – deuxième état avec corrections – dont nous reparlerons est une illustre exception et le brouillon de la dix-huitième lettre de la troisième partie de *La Nouvelle Héloïse* n'a été acquis que très récemment en 2005¹⁶. L'ensemble des papiers de Françoise de Graffigny¹⁷, acheté en 1965 à une vente de manuscrits provenant de la collection de sir Thomas Phillipps, ne contient malheureusement, à côté d'une importante correspondance, que des maximes, épigrammes et poésies de la main de l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne* dont le statut est variable d'un fragment à l'autre. Rarement publiée, sinon par bribes dans des périodiques tel l'*Almanach des Muses*, la poésie en revanche est beaucoup mieux représentée, de Jean-Baptiste Rousseau et Baculard d'Arnaud¹⁸ à André Chénier¹⁹ en passant par Lebrun Pindare²⁰, Jacques Delille²¹, Gentil-Bernard²², Fabre d'Églantine²³ et Jean-Baptiste Gresset sur lequel nous reviendrons.

Mémoires et récits de voyage, textes relevant *a priori* de la sphère de l'intime et non destinés en principe à la publication se rencontrent fréquemment. On ne saurait les citer tous. Signalons seulement un « Voyage de Normandie » de Bernardin de Saint-Pierre acquis en 1974²⁴ ou le « Journal de mon voyage en Angleterre » de François de Paule Latapie, gendre de Montesquieu²⁵. Ces manuscrits ont été nombreux à aboutir dans les dépôts littéraires à la suite de la confiscation des biens des émigrés et des condamnés pendant la Révolution. Ils ont retenu, les mémoires historiques surtout, l'intérêt des bibliothécaires de l'époque.

Cependant, c'est le théâtre qui occupe la première place. La coutume était de n'imprimer les pièces qu'après une première série de représentations, ce qui permettait aux acteurs de roder leur texte et à l'auteur de modifier son manuscrit. Cette règle protégeait aussi la troupe qui avait l'exclusivité de la représentation. Les manuscrits conservés sont très souvent des manuscrits de souffleur tel le manuscrit du *Mariage de Figaro* déjà cité qui appartenait au souffleur Laporte. De fait, la plupart des textes destinés soit au théâtre de foire, soit aux représentations de salon²⁶ n'atteignaient jamais l'atelier d'impression.

Les collectionneurs en étaient friands tel le duc de La Vallière dont une partie des collections se trouve à la BnF²⁷ après avoir quelquefois transité par la collection de

14. Fr. 14471. Il s'agit d'une mise au net dont il reste à déterminer si elle est de la main de l'auteur ou d'un copiste.

15. Fr. 14950, NAF 18903 et à la Bibliothèque de l'Arsenal (Ms. 14701), de Julie de L'Espinasse, le manuscrit autographe du « Seigneur du Château. Voyage sentimental », troisième épisode d'une suite au *Voyage sentimental* de Laurence Sterne, dont les deux premières parties avaient été publiées à la fin de l'édition posthume des *Lettres* de D'Alembert. Les pages 21 et 22 du manuscrit semblent être de la main de ce dernier. Comme pour le Fr. 14471 le travail d'identification du scripteur de ces manuscrits reste à faire.

16. NAF 28006. Acheté à la vente Charavay en 1855, il était demeuré dans la famille de Flers. Voir Christopher Frayling, *Reappraisals of Rousseau. Studies in honour of R. A. Leigh*, Manchester, Manchester University Press, 1980, p. 181-214.

17. NAF 15579-15592.

18. NAF 14893.

19. NAF 6848-6851.

20. NAF 22181-22185 et Arsenal, ms. 15373.

21. NAF 10700-10704. Entré au XIX^e siècle, cet ensemble se révèle assez décevant, il contient pour une grande partie les mémoires de la veuve du poète (minute, mise au net et copie) et quelques trop rares poèmes autographes, dont certains marqués inédits, probablement sélectionnés par la pieuse dame.

22. NAF 10023, copie avec corrections autographes donnée par Émile Chatelain.

23. NAF 24347-24349.

24. NAF 16789.

25. NAF 15466. Acheté en 1965 à la vente Robert Schuman, il provient du château de La Brède. L'autre moitié de ce manuscrit avait été acquise par la Bibliothèque municipale de Bordeaux à la vente de La Brède de 1926.

26. Citons parmi bien d'autres le Fr. 15091, « Bagatelles lyriques exécutées chez Mgr le Prince de Conti et autres petites pièces de société par M. Quétant ». Quétant était le secrétaire du prince.

27. Par exemple Fr. 24342-24363 et Fr. 25471-25514.

Soleinne²⁸. Outre les grandes collections théâtrales où l'on trouve de nombreux autographes, identifiés ou non, les manuscrits isolés ne sont pas rares. Ce goût de l'éphémère ou de l'impublié concernait aussi les chansons, airs à la mode et couplets politiques souvent associés, les seconds étant chantés sur l'air des premiers²⁹.

Limiter ses recherches aux seuls manuscrits autographes, voire aux seuls manuscrits, serait une grave erreur. Les écrivains les plus illustres, ou les plus fortunés, avaient souvent recours à un ou plusieurs copistes auxquels ils dictaient leurs textes. Le manuscrit de *L'Esprit des lois*³⁰, acquis en 1939 après être demeuré pendant deux siècles au château de La Brède, est en grande partie de la main de divers secrétaires et nous ne conservons du *Candide* que la copie Wagnière remise par Voltaire au duc de La Vallière ; elle se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal³¹. Les corrections autographes qu'elle porte lui confèrent le statut de manuscrit d'écrivain.

Un « manuscrit » d'auteur n'est pas toujours non plus, *stricto sensu*, un manuscrit. Si l'on n'a pas conservé en général le manuscrit remis à l'imprimeur, il est assez fréquent de retrouver la première impression, souvent en feuilles, revue et corrigée pour une nouvelle édition. Ce phénomène s'apparente, le facteur censure en plus, aux placards des feuilletons ou de la parution en revue repris, avec de fortes variantes, pour une édition en volume que l'on trouve parmi les manuscrits de Zola, de Vallès, de Giono ou de Nizan³².

Plusieurs exemples en témoignent. Outre les bonnes feuilles corrigées de *De l'Esprit* d'Helvétius³³ et du *Mahomet* de Voltaire, ce dernier étudié par Nicholas Cronk, on peut évoquer *Les Conversations d'Émilie* de Mme d'Épinay³⁴ et surtout les « manuscrits » de Condillac³⁵. Légués par Condillac à son frère Bonnot de Mably, qui mourut en 1785, ils se trouvaient dans une caisse saisie en Prairial an IV à la requête du ministre de l'Intérieur Bénézech et furent remis aux éditeurs Arnoux et Mousnier pour leur grande édition en treize volumes de 1798. Ces derniers les déposèrent ensuite à la Bibliothèque nationale où les « imprimés corrigés », pour reprendre l'expression d'Anne-Marie Chouillet, transitèrent par le département des Imprimés. Or ces « imprimés » offrent matière à une formidable étude génétique.

Nous n'évoquerons ici que le cas du *Traité des systèmes*. Nous n'avons pas, comme on peut s'y attendre, les manuscrits qui précèdent la première édition³⁶. En revanche sont conservées les feuilles imprimées de cette édition, annotées, raturées, paperolées et interfoliées par Condillac pour l'édition de 1771³⁷ (NAF 11098), puis la

28. Alexandre Martineau de Soleinne (ca. 1784-1842), fut un collectionneur passionné de littérature dramatique, il avait acheté entre autres en 1823 l'ancienne collection du comte de Pont de Veyle. Le catalogue de la vente Soleinne a été publié en 1843 par Paul Lacroix dit le Bibliophile Jacob (réédition en fac-similé, New York, 1967). La vente eut lieu le 6 avril 1844. Comme c'était encore l'usage, manuscrits et imprimés n'étaient pas séparés. La collection Soleinne entra à la Bibliothèque royale en 1845 (Fr. 9242-9295), on y trouve de nombreux autographes, certains avec approbation de Crébillon fils ou Suard.

29. Il existe de nombreux chansonniers moins prestigieux que ceux de Clairambault ou de Maurepas et d'innombrables copies, avec ou sans variantes et ajouts, de pièces politiques telles les célèbres *Philippiques* de Lagrange-Chancel.

30. NAF 12832-12836.

31. Arsenal, ms. 3160. On trouvera la liste des manuscrits de Voltaire dans Andrew Brown, « Calendar of Voltaire manuscripts other than correspondence », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 77, 1970, p. 11-101.

32. Voir l'article novateur de Stéphane Vachon, « "Pour un point, Martin perdit son âne". L'écrivain chez son imprimeur », dans *Écrire aux XVIII^e et XVIII^e siècles. Genèse de textes littéraires et philosophiques*, dir. Jean-Louis Lebrave et Almuth Grésillon, Paris, CNRS Éditions, 2000, p. 213-240.

33. NAF 11415.

34. NAF 22278-22180 : Louise d'Épinay, « Les Conversations d'Émilie », Impr. Leipsig, s.d., in-8°, nombreuses additions manuscrites. Le manuscrit de l'*Histoire de Mme de Montbrillant* se trouve pour une petite partie à la Bibliothèque de l'Arsenal (ms. 3158) : les cent quatre-vingt-sept cahiers qui le constituaient, saisis chez Grimm en 1794, ont été inégalement répartis quatre ans plus tard entre les Archives nationales pour les cent quarante premiers et l'Arsenal pour les suivants. Le manuscrit autographe du treizième entretien est entré à la BnF avec la collection des autographes du baron Henri de Rothschild.

35. NAF 11098-11117. Voir Jean Sgard (dir.), *Le Corpus Condillac : 1714-1780*, Centre d'étude des sensibilités de l'université de Grenoble III ; bibliographie des manuscrits par Anne-Marie Chouillet, Genève et Paris, Slatkine, 1981.

36. *Traité des systèmes, où l'on en démêle les inconvénients et les avantages, par l'auteur de l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, La Haye, Neaulme, 1749.

37. *Traité des systèmes, où l'on en d'mêle les inconvénients et les avantages, par l'auteur de l'« Essai sur l'origine des connoissances humaines »*, Amsterdam et Leipzig, 1771.

mise au net de ce nouveau « manuscrit » (NAF 11099). Il s'agit d'un nouveau jeu de feuillets de l'édition de 1749 sur lequel ont été restitués exactement, à quelques détails de ponctuation près, les corrections et ajouts de Condillac. Cette « mise au net » était destinée à l'imprimeur puisque l'on y trouve les indications de protes. Il faut encore y adjoindre les folios 1 à 31 du volume relié sous la cote NAF 6345, qui contiennent des feuillets de corrections autographes pour divers ouvrages. Cet ensemble de manuscrits a rejoint directement le département des Manuscrits et se trouve donc coté avant les imprimés corrigés. Des observations semblables pourraient être faites sur le *Traité des animaux*³⁸.

On voit donc que ce qui distingue le XVIII^e siècle de l'époque contemporaine est la survivance du manuscrit comme mode de diffusion des textes d'une part³⁹, l'importance de la censure de l'autre. Le rôle de certains censeurs, eux-mêmes écrivains plus ou moins illustres, comme « auteur secondaire » mériterait d'être étudié.

Il faut encore mentionner la pratique, héritée des époques précédentes, consistant à se doter, sous forme de recueil, des sortes de « bibliothèques portatives⁴⁰ ». Cette habitude de l'extrait, commenté ou non, permettait au lettré – écrivain, savant, érudit ou simple amateur – de se constituer une sorte de bibliothèque idéale, interface entre la lecture et l'écriture. On peut citer pour exemple le recueil d'Helvétius⁴¹ mais aussi les papiers de Jean-Baptiste Say, demeurés dans un château de Normandie et donnés à la BnF en 1984 par Nadine Nimier, descendante du célèbre économiste⁴². Les premières ambitions de Say (né en 1767) étaient littéraires. Nous conservons donc les manuscrits de ses pièces de théâtre dont la première fut écrite en 1780 à l'âge de treize ans et des articles et nouvelles qu'il publiait dans la *Décade philosophique et littéraire*, le journal des idéologues dont il était le rédacteur.

La conservation des manuscrits

On a dit et redit que l'intérêt pour les manuscrits d'écrivains, ceux qui étaient publiés s'entend, est apparu fort tard à la fin du siècle des Lumières, principalement en raison de la prise de conscience par l'auteur de ses droits face au tout puissant libraire mais aussi à cause de la

« starification » de certains écrivains. Voltaire et Rousseau en particulier jouissaient, de leur vivant déjà, d'une popularité qui amenait leurs admirateurs à rechercher et conserver les traces écrites de leur idole, qu'il s'agisse de lettres ou de manuscrits. « Soyez le corsaire de tous les fragments, de tous les bouts de papiers où vous trouverez de l'écriture de ce grand homme », écrit le futur Frédéric II à Thieriot en 1738 pour lui demander de faire l'espion littéraire à Cirey⁴³.

La loi Le Chapelier du 1^{er} janvier 1791 proclamait que « la plus sacrée et la plus personnelle de toutes les propriétés est l'ouvrage, fruit de la pensée d'un écrivain ». Elle fut complétée en 1793 par la loi, dite de Lakanal, qui prévoyait une protection de la propriété littéraire pendant toute la durée de vie d'un écrivain et pendant dix ans après sa mort. Cette législation venait au terme d'une affirmation sociale et intellectuelle de l'auteur. L'écriture, devenue une source de profits (pour le petit nombre), était désormais considérée comme un métier. La transformation du statut de l'auteur se fit au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle et la période 1790-1814 se situe entre la reconnaissance du droit d'auteur à la fin de l'Ancien Régime et le « sacre de l'écrivain » opéré par la période romantique. Par ailleurs, et ce fait n'est pas sans rapport avec l'énoncé précédent, c'est au XVIII^e siècle que les auteurs commencèrent à conserver leurs manuscrits avec plus ou moins de soin. Jusqu'alors le manuscrit définitif, une fois confié à l'imprimeur, disparaissait après édition tandis que nul ne se souciait des brouillons, qui étaient le plus souvent détruits, à de rares exceptions près : les écrivains nobles ou ecclésiastiques avaient coutume de conserver des archives de sorte que nous sont parvenus les manuscrits de Brantôme, de Bossuet ou de Montesquieu. Le soin apporté par Montesquieu à la conservation et au classement de ses

38. NAF 11101-11105.

39. François Moureau (dir.), *De bonne main*, op. cit.

40. Élisabeth Décultot, *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2003.

41. NAF 11414.

42. NAF 26233-26258. Le volume coté NAF 26235 (f. 248-481) contient les notes de lecture de Say. L'édition des manuscrits de Jean-Baptiste Say est en cours aux éditions Economica, sous la direction d'André Tiran. Les papiers littéraires (NAF 26233-26235) paraîtront dans le tome XII.

43. Cité par François Moureau, *La Plume et le plomb*, op. cit., p. 429.

manuscripts est attesté par lui-même. Il témoigne d'un souci de classer et d'ordonner un travail toujours susceptible d'être repris⁴⁴. À la fin des Lumières, Choderlos de Laclos, Louis-Sébastien Mercier⁴⁵, Rétif de La Bretonne⁴⁶, André Chénier⁴⁷, le marquis de Sade⁴⁸ et Giacomo Casanova⁴⁹ nous ont laissé leurs manuscrits.

À la veille de la Révolution, la figure de l'écrivain s'était autonomisée et valorisée et le statut du manuscrit autographe – considéré comme l'œuvre absolue, par rapport à l'imprimé, puisque l'auteur y était physiquement présent par le biais de l'écriture – avait suffisamment évolué pour induire une modification sensible des conditions de conservation et de l'attention portée au manuscrit d'auteur.

On s'interroge évidemment sur le devenir des manuscrits destinés au censeur royal en vue d'obtenir un privilège ou une permission tacite. On est déçu et étonné de ne trouver aucun manuscrit dans les archives de la Chambre syndicale de la librairie entrées au département des Manuscrits au début du XIX^e siècle⁵⁰. Ont-ils été rendus à l'imprimeur, qui les aurait détruits par la suite ou conservés par les censeurs ? J'incline à penser qu'ils ont été renvoyés à leur expéditeur avec une certaine négligence, lorsque celui-ci, l'auteur en général, les réclamait. Le Supplément à l'*Inventaire de la collection Anisson-Duperron* établi par Ernest Coyecque⁵¹ témoigne, surtout dans les papiers provenant de Malesherbes, de la présence en creux de ces manuscrits, autographes ou non : lettre d'envoi, accusé de réception parfois, rapport du censeur, réclamation du manuscrit, minute de lettre accompagnant le renvoi de celui-ci⁵². On peut supposer que les manuscrits non retournés étaient soit détruits, soit, plus rarement, conservés par le censeur. Toujours est-il que l'on en retrouve dans les ventes ou dans les catalogues de libraires. On les reconnaît en principe aux ratures et surtout à l'initiale du censeur portée en bas de chaque page, si le censeur a bien fait son travail, ce qui n'est pas toujours le cas. Le « Voyage au continent américain par un Français en 1777, et réflexions philosophiques sur ces nouveaux républicains⁵³ » contient bien la feuille d'attribution de la censure (à Jean-Baptiste Suard) mais ne porte aucune initiale de censeur. On peut donc supposer que Suard, n'ayant pas envoyé de rapport de censure, faute probablement d'avoir lu le manuscrit, a gardé celui-ci dans ses archives.

Dans l'ensemble, les collectionneurs s'intéressent peu aux manuscrits littéraires, exception faite des manuscrits de théâtre dont nous avons déjà parlé. Encore ne les recherchent-ils que dans la mesure où ils sont inédits. Cette préférence pour l'impublié se poursuivra très avant dans le XIX^e siècle⁵⁴.

Le catalogue de la vente des collections du duc de La Vallière, établi par le libraire De Bure, qui paraît en 1783, consacre un volume sur trois aux Belles-Lettres, les deux autres étant dédiés à la Théologie et aux Sciences et Arts d'une part, à l'Histoire de l'autre. Dans ce volume, la littérature moderne n'occupe qu'une place réduite derrière les textes de l'Antiquité et du Moyen Âge. Imprimés et manuscrits sont confondus, comme ils le demeureront d'ailleurs au siècle suivant. On trouve des manuscrits contemporains dans les sections « poésie » et « poésie dramatique », accompagnés de mentions comme « manuscrit très bien écrit ». L'adjectif « autographe » apparaît une seule fois, pour « Les travaux divertissants

44. Voir Georges Benrekassa, « Les manuscrits de Montesquieu. Secrétaires, écritures, datations », *Cahiers Montesquieu*, n° 8, Naples et Oxford, Voltaire Foundation, 2004. Voir aussi les travaux de Claire Bustarret sur le manuscrit de l'*Esprit des Lois* de la BnF.

45. Arsenal, Ms 15078-15088, acquis en 1967, inventaire dactylographié de Gilles Girard (1974).

46. Pierre Testud, « Les manuscrits de Rétif, écrivain typographe », dans *La Fin de l'Ancien Régime. Sade, Rétif, Beaumarchais, Laclos. Manuscrits de la Révolution*, études réunies et présentées par B. Didier et J. Neefs, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1991, p. 106-117.

47. Voir les articles de Georges Buisson et Édouard Guitton dans *Sortir de la Révolution. Casanova, Chénier, Staël, Constant, Chateaubriand*, études réunies et présentées par B. Didier et J. Neefs, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1994, p. 34-73.

48. Annie Angremy, « Les manuscrits de Sade à la Bibliothèque nationale », dans *La Fin de l'Ancien Régime, op. cit.*, p. 9-38.

49. NAF 28604.

50. NAF 22061-22193.

51. Ernest Coyecque, *Inventaire de la collection Anisson...*, Paris, 1898, 2 vol. in-8°.

52. On trouve par exemple dans le volume coté NAF 3347, f. 292 et suivants, toute une correspondance autour d'un manuscrit intitulé « Mes idées » par Dufort, dont le rapport défavorable de Moreau et la riposte de l'auteur.

53. Fr. 14695.

54. Voir Thierry Bodin, « Les collections de manuscrits littéraires », dans *Les Ventes de livres et leurs catalogues*, éd. Annie Charon et Élisabeth Parinet, Paris, École des Chartes, 2000, p. 169-190.

d'Arlequin Bacchus par Denis » (n° 3489). La notice précise : « Manuscrit sur papier du XVIII^e siècle, contenant cent soixante-quatre feuillets ornés de deux miniatures. Il paraît être autographe et n'avoir pas été imprimé. » Ces approximations, qui sont la manifestation d'un désintérêt relatif, rendent la recherche difficile.

Il n'y avait pas à la Bibliothèque royale, sous l'Ancien Régime, de politique d'acquisition de manuscrits littéraires modernes. La consultation des archives permet de constater que les achats portaient essentiellement, les beaux manuscrits enluminés mis à part, sur des documents historiques – registres, cartulaires, correspondances diplomatiques, mémoires historiques – et sur des papiers d'érudits, historiens et « antiquaires », hellénistes, orientalistes surtout, avec le souci de compléter les collections. Il est vrai qu'en mars 1756, Louis Racine offre les manuscrits de son père⁵⁵, en échange d'une pension de mille livres. De fait, il ne s'agit pas des manuscrits des pièces de Jean Racine, détruits après impression comme l'ont été ceux de Corneille ou de Molière, mais de correspondance, de poésies et de notes de lecture, à l'exception notable d'un unique feuillet contenant le plan d'« Iphigénie en Tauride⁵⁶ ». En acceptant ce « don », la Bibliothèque royale entendait surtout honorer la mémoire de Racine en apportant une aide matérielle à son descendant. Lorsque Armand-Jérôme Bignon succède à son oncle et à son cousin à la direction de la Bibliothèque du Roi, il offre au « Cabinet des Manuscrits et des Titres », en 1745, un manuscrit original des « Vies des grands capitaines » de Brantôme, texte qui à l'époque présentait un intérêt plus historique que littéraire⁵⁷. Les écrivains quant à eux n'avaient pas l'idée de donner leurs manuscrits et encore moins de les vendre, comme c'est le cas de nos jours. Beaumarchais apparaît dans les registres en 1785 pour avoir vendu avec un fort bénéfice à la Bibliothèque royale, un an après la représentation du *Mariage de Figaro* au Théâtre-Français, un ensemble de registres de comptes du Parlement de Paris, qu'il avait acheté au poids. En 1807, Chateaubriand est signalé pour le don d'un manuscrit oriental.

La Révolution fut pour la Bibliothèque devenue nationale une extraordinaire occasion d'enrichissement grâce à la confiscation des biens des établissements ecclésiastiques et de ceux des émigrés et des condamnés⁵⁸.

Les papiers de ces derniers furent entassés dans des « dépôts littéraires », ouverts un peu partout dans Paris, et examinés par les conservateurs des grandes bibliothèques parisiennes tels Dom Poirier⁵⁹ ou Ameilhon⁶⁰ qui se trouvèrent donc avoir entre les mains des notes de travail ou des brouillons que leur auteur aurait sans doute fini par détruire. De façon toute pratique, leur attention se porta d'abord sur les manuscrits scientifiques, très convoités pendant les guerres révolutionnaires, et sur les inédits, sources d'éventuels profits. Le *Rapport sur les manuscrits appartenant à la Nation daté du 20 brumaire an III* (10 novembre 1794) et signé du libraire Barrois, du garde des manuscrits orientaux Langlès, de Dom Poirier et d'Ameilhon⁶¹, mit l'accent sur la découverte de manuscrits jusqu'alors inconnus parce que conservés avant la Révolution dans « des bibliothèques fermées aux curieux ». Il s'agissait, pour l'essentiel, de manuscrits anciens. Ameilhon cependant souligna l'intérêt des inédits modernes, en particulier les « Mémoires secrets » et les « anecdotes du temps dont l'impression aurait du succès ». Mais peut-on parler à leur sujet de manuscrits « littéraires » ? Certes, un membre du Comité d'Instruction publique, Massieu⁶², fut chargé, le 20 brumaire an III, de « prendre des mesures

55. Fr. 12886-12891.

56. Fr. 12887, f. 93.

57. Fr. 6694. Les treize volumes en partie autographes et en partie rédigés par des secrétaires des œuvres de Brantôme furent offerts au département des Manuscrits par la baronne de Rothschild cent cinquante ans plus tard.

58. Consulter à ce sujet : 1789. *Le patrimoine libéré, 200 trésors entrés à la Bibliothèque nationale de 1789 à 1799*, catalogue de l'exposition à la BnF, 6 juin-10 septembre 1989.

59. Dom Germain Poirier (1724-1803), bénédictin de Saint-Maur, garde des archives à l'abbaye de Saint-Denis, puis à Saint-Germain-des-Prés, sous-bibliothécaire à l'Arsenal (1796). Gagné aux idées révolutionnaires, il sera membre de la Commission des monuments, puis de la Commission temporaire des Arts au côté d'Ameilhon, son collègue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

60. Hubert-Pascal Ameilhon (1730-1811), sous-bibliothécaire (1761) puis bibliothécaire et historiographe de la ville de Paris et de la Commune (1789) ; commissaire pour les bibliothèques de Paris (1790) ; conservateur du dépôt de Saint-Louis-la-Culture (1794) ; bibliothécaire de l'Arsenal (1797), il y attrira ses confrères de l'Institut.

61. NAF 2836, f. 62.

62. Jean-Baptiste Massieu, ancien constituant, évêque constitutionnel de l'Oise (il démissionna pour se marier en brumaire an II), député de l'Oise à la Convention. Il est chargé de la section des bibliothèques.

pour procurer à la Nation les manuscrits de J.-J. Rousseau, Helvétius, Lemierre⁶³, Mably, Chamfort, Vicq d'Azyr et autres auteurs modernes célèbres⁶⁴ ». Mais il ne semble pas que ces démarches, si elles ont été seulement tentées, aient abouti. Jacobin, Massieu fut de toute façon arrêté après le 9 thermidor.

Dom Poirier proposa de racheter aux Salignac de Lamothe-Fénelon les papiers de Fénelon dont il avait commencé le classement pendant leur confiscation⁶⁵. Il s'agissait d'un ensemble important (plusieurs caisses et trois boîtes) et il suggéra d'en offrir 6 000 francs, arguant du fait que « dans des temps plus favorables la République recueillerait aisément le fruit de ses avances par une édition soignée des œuvres choisies de Fénelon⁶⁶ ». Cette démarche échoua et les papiers de Fénelon furent restitués à leurs propriétaires ainsi qu'un certain nombre – qu'il est difficile d'évaluer en raison de l'imprécision des inventaires – de manuscrits d'écrivains. C'est ce qui arriva par exemple aux manuscrits de Rousseau.

Le surlendemain de la translation solennelle des cendres de Jean-Jacques au Panthéon (11 octobre 1794), Boissy d'Anglas faisait, devant la Convention, une déclaration remarquable :

Il est un autre monument à élever à la gloire de J.-J. Rousseau : c'est de déposer ses manuscrits dans la Bibliothèque nationale. Il y a dix ans, lorsqu'on imprima ses œuvres, que les éditeurs s'engagèrent, par un écrit entre eux, à déposer ses manuscrits dans la bibliothèque d'un peuple libre. Jusqu'à présent, ils n'avaient pu le trouver ; aujourd'hui il existe : c'est le peuple français. Je propose que la Convention fasse demander ces manuscrits à l'un des éditeurs, habitant Neuchâtel en Suisse.

La proposition fut décrétée et Lakanal chargé de collationner les manuscrits en vue de l'édition de tous les inédits⁶⁷. On ne sait si le Comité d'Instruction publique prit contact avec l'éditeur neuchâtelois Du Peyrou, mais aucun dépôt de manuscrits de Rousseau ne fut fait à la BnF. Hérault de Séchelles possédait les manuscrits de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile*. Lors de la saisie de sa bibliothèque, en 1793, ils furent remis par Dom Poirier à la bibliothèque du Comité d'Instruction publique, plus tard Bibliothèque de la Chambre des Députés puis

de l'Assemblée nationale. Après le décret du 14 floréal an III (3 mai 1795) qui ordonnait la restitution des biens des condamnés, la famille du conventionnel récupéra les deux premiers volumes de *La Nouvelle Héloïse*, les deux autres volumes, ainsi que l'*Émile*, demeurant à la bibliothèque du Comité d'Instruction publique⁶⁸. Mme Hérault mourut le 31 août 1798 et la vente de ses livres eut lieu le 16 novembre 1801. Les deux volumes de *La Nouvelle Héloïse* furent achetés pour la modeste somme de 700 francs par le libraire Rivière, qui les proposa pour 12 000 francs l'année suivante sans succès à la Bibliothèque nationale. Le rapport de Jean Capperonnier est caractéristique de l'esprit de l'époque : « Le citoyen Rivière, conclut-il, doit être d'autant moins difficile qu'il existe d'autres manuscrits autographes de Jean-Jacques Rousseau, ce qui en est le seul mérite, et qu'ainsi le sien n'est pas unique. » Bien que le libraire ait baissé son prix, de nouvelles tractations n'aboutirent

63. Antoine-Marie Lemierre (1733-1793), poète dramatique, élu à l'Académie française en 1781.

64. *Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de la Convention nationale*, éd. J. Guillaume, Paris, Imprimerie nationale, 1892, t. VI, p. 208.

65. Un inventaire systématique de ces manuscrits a été publié dans la *Décade philosophique et littéraire*, n° 26, 20 prairial an VI, p. 449-453. La méthode de classement de ces manuscrits mériterait une étude.

66. Papiers de Dom Germain Poirier, Fr. 20843, f. 130-132. Fénelon était un auteur en vogue au début de la Révolution : la proposition fut faite (par Lakanal) de faire transporter ses cendres au Panthéon. Grégoire, qui soutenait le projet affirmait, un peu hâtivement, que Fénelon avait proclamé le principe de la liberté des cultes.

67. Les recherches qu'il entreprit sont détaillées dans J. Guillaume, *Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de la Convention nationale*, op. cit., t. VI, passim.

68. Voir Hermine de Saussure, *Étude sur le sort des manuscrits de Jean-Jacques Rousseau*, Neuchâtel, Messeiller, 1974. Voir aussi J. Guillaume, *Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de la Convention nationale*, op. cit., t. VI, p. 931 sq. et Nathalie Ferrand, « J.-J. Rousseau, du copiste à l'écrivain. Les manuscrits de *La Nouvelle Héloïse* conservés à la bibliothèque de l'Assemblée nationale », dans *Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles. Genèse de textes littéraires et philosophiques*, dir. Jean-Louis Lebrave et Almuth Grésillon, Paris, CNRS Éditions, 2000, p. 191-212.

69. Michèle Sacquin, « Comment le manuscrit de *La Nouvelle Héloïse* a échappé à la Bibliothèque nationale », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 32, été 1989, p. 70-74 et « La Bibliothèque nationale et les manuscrits d'auteurs pendant la Révolution française et sous l'Empire », dans *Le Manuscrit littéraire, son statut, son histoire, du Moyen Âge à nos jours*, dir. Luc Fraisse, Paris, ADIREL, Klincksieck, 1998, p. 249-258.

pas⁶⁹. Pourtant, en août 1803, la Bibliothèque avait acheté un recueil de lettres de Voltaire à Frédéric II au libraire Jacques-Auguste Delalain pour la somme de 300 livres alors qu'elle possédait déjà de nombreux autographes du patriarche de Ferney et que cette correspondance avait été éditée l'année précédente, chez ce même Delalain, par l'helléniste Jean-François Boissonnade. On peut évidemment supposer que Rousseau, politiquement correct en 1793, ne l'était plus autant en 1802. Ce qu'il faut souligner surtout, c'est que le manuscrit est alors envisagé comme un objet muséographique : « ces sortes d'objets, écrivait Capperonnier, n'ont qu'une valeur de fantaisie dont l'intérêt diminue dans la mesure où il n'est pas unique ». Le manuscrit d'écrivain est davantage considéré comme une pièce rare à exhiber que comme un document à étudier. En ce qui concerne les manuscrits d'auteurs contemporains, la Bibliothèque nationale se comporte donc comme un musée littéraire, pour ne pas dire comme un cabinet de curiosités.

Prenons encore l'exemple des manuscrits du poète Jean-Baptiste Gresset (1709-1777), sacré à 24 ans « phénomène littéraire » par Jean-Baptiste Rousseau pour son poème *Ver-vert*, histoire d'un perroquet envoyé aux visitandines de Nantes par leurs consœurs de Nevers et qui apprend sur le bateau des mots si grossiers qu'on le renvoie à son couvent d'origine où il meurt après une édifiante conversion. Ils avaient été retrouvés par le neveu du poète dans la maison de son père à Amiens et confiés par lui au libraire Duméril pour être publiés. L'Institut national des Sciences et Arts chargea les citoyens Lebrun, Selis et Fontanes d'examiner la malle contenant les papiers Gresset. Leur rapport, daté du 28 germinal an IV, est éclairant⁷⁰ : « [ils] en ont d'abord reconnu l'authenticité. Ils ont vu les originaux écrits de la main même du poète ; ils les ont lus avec attention ». La perte du manuscrit de « L'Ouvroir » cinquième chant de *Ver-vert* est vivement regrettée. Elle serait entre les mains du prince Henry [de Prusse]. « Il serait digne de l'Institut d'en réclamer une copie au nom des Lettres et de Gresset. C'est en quelque sorte un patrimoine national. »

Arrêtons-nous sur cette expression, étonnamment moderne, mais également trompeuse, de « patrimoine national ». Elle ne s'applique pas au manuscrit autographe, comme on pourrait s'y attendre, mais au texte. De plus, les experts se font juges de l'œuvre du poète, l'estimant

inégal et n'hésitant pas à opérer des choix sélectifs : « La réunion de l'*Ouvroir* aux pièces dont le citoyen Duméril est dépositaire dont il ferait un choix pourrait promettre au public un volume digne de lui et à Gresset une nouvelle gloire. »

Nous passerons sur la tentative sans lendemain, attestée par les rapports du Comité d'Instruction publique, de rassembler les écrits des auteurs panthéonisés, pères spirituels de la République. Elle relève davantage de la collecte de reliques révolutionnaires, c'est-à-dire d'une démarche de type religieux, aussi datée que la théophilanthropie, que de la conservation des manuscrits. Rappelons une fois de plus que l'intérêt porté aux manuscrits littéraires est d'abord biographique, pour ne pas dire anecdotique. L'histoire événementielle, dans la tradition des chroniques, suscite alors un engouement constant et durable.

Cependant, on voit s'ébaucher une prise en compte du manuscrit d'auteur comme élément du patrimoine culturel. Les autographes commencent à faire leur apparition dans les ventes publiques vers 1820 de façon assez significative pour qu'Henri-Léonard Bordier rédige en 1873 un « Dictionnaire alphabétique des autographes, qui ont figuré dans les ventes publiques faites à Paris, depuis l'époque où les autographes ont commencé d'être à Paris, un objet usuel de commerce (1820) jusqu'en 1850⁷¹ ».

Pourtant, cette évolution n'atteint pas encore les bibliothécaires érudits du cabinet puis du département des Manuscrits. Dans son *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, publié en 1873, Léopold Delisle ne fait pas mention pour l'année 1849 du don, fait par la belle-fille de l'écrivain, des manuscrits de Choderlos de Laclos. On y trouve pourtant le manuscrit autographe des *Liaisons dangereuses*, aujourd'hui conservé parmi les trésors de la

70. Ce rapport est conservé dans le fonds Gresset entré récemment à la BnF et coté NAF 28295. L'aîné des neveux de Gresset avait déjà vendu quelques manuscrits, parmi lesquels des autographes, à la Bibliothèque royale en 1843 (Fr. 12504).

71. NAF 3081-3100. Ce travail, entrepris dans le cadre de l'affaire Libri et Bordier, historien de la Réforme, s'intéressait peu à la littérature contemporaine. Chénier figure pourtant dans son « Dictionnaire » en vingt volumes qui mériterait une étude.

72. Fr. 12845.

« Réserve » du département des Manuscrits⁷².

En fait la première entrée qui retient l'attention de Delisle est celle des manuscrits de Victor Hugo légués par l'illustre écrivain en 1881. De nombreux fonds littéraires avaient cependant rejoint les collections de la BN dès les années 1830, soit qu'ils aient été déposés par les descendants de l'auteur, tels les manuscrits du *Voyage du jeune Anarchasis* de l'abbé Barthélemy donné par sa famille en novembre 1830⁷³, soit qu'ils aient été restitués, avec plus ou moins de bonne volonté, par les éditeurs qui s'en étaient emparés au moment des saisies révolutionnaires pour les publier avec l'accord des bibliothécaires.

Lors de l'exposition de manuscrits organisée en 1878 dans la Galerie Mazarine à l'occasion de l'Exposition universelle⁷⁴, trois vitrines seulement sont consacrées aux « Autographes et pièces diverses du XVI^e au XVIII^e siècle », soit cinquante-deux pièces sur quatre cent quarante-huit. Ce sont pour la plupart des lettres (dont les lettres de Voltaire à Frédéric II). Les seuls manuscrits qu'on peut qualifier de littéraires, au sens actuel du terme, sont les manuscrits de Pierre de L'Estoile et du cardinal de Retz, entrés pendant la Révolution, les *Sermons* de Bossuet, les *Pensées* de Pascal et le *Télémaque* de Fénelon. Le XVIII^e siècle n'est représenté que par des fragments autographes de Gresset⁷⁵. Il est vrai qu'on se soucie encore moins des manuscrits contemporains, l'histoire demeurant, et pour longtemps encore, la discipline reine. Lorsqu'elle est peu à peu remplacée par la littérature dans la seconde moitié du XX^e siècle, ce sont les manuscrits du XIX^e siècle et du XX^e siècle, infiniment plus nombreux et plus faciles à localiser il est vrai, qui occupent le devant de la scène, à

l'exception notable de ceux de Diderot et de Montesquieu « retrouvés » depuis peu. De sorte que l'on a trouvé naturel d'entreprendre d'abord un « Répertoire des manuscrits littéraires français, XIX^e-XX^e siècles dans les collections du Département », au mépris de toute chronologie. En 2001 encore, la mémorable exposition *Brouillons d'écrivains* ne présentait que fort peu de manuscrits du XVIII^e siècle assortis d'un excellent article d'Annie Angremy au titre significatif : « Copie/brouillon/édition : le manuscrit d'auteur existe-t-il au XVIII^e siècle ? »⁷⁶. L'auteur répondait évidemment par l'affirmative.

L'arrivée éclatante des manuscrits de Casanova à la BnF en 2010⁷⁷ et l'exposition de novembre 2011 qui a présenté cette acquisition exceptionnelle pourraient inaugurer, il

73. Fr. 9204-9216. Treize volumes in-folio dont les six premiers sont de la main de l'auteur (notes de lectures, croquis, divers états corrigés) et les sept suivants contiennent une copie portant des additions et des corrections de la main de l'auteur. Cet ensemble, très sommairement classé au XIX^e siècle, mériterait une étude.

74. Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, chartes et diplômes, *Notice des objets exposés*, Paris, Champion, 1878, p. 58-59.

75. Fr. 12504.

76. *Brouillons d'écrivains*, dir. Marie Odile Germain et Danielle Thibault, Paris, BnF, 2001, p. 25-32.

77. Rappelons que le manuscrit de l'*Histoire de ma vie* avait figuré dans la collection « Mémoire de l'encre » publiée avec un grand succès par la Bibliothèque nationale de 1992 à 1997 dans le volume *Les Plus Beaux Manuscrits de journaux intimes de la langue française*, dir. Mauricette Berne, Paris, BnF/Laffont, 1995, p. 94-95. Une étude très fouillée de Marie-Françoise Luna (« Genèse de l'*Histoire de ma vie* de Casanova : étude des manuscrits »), d'après les microfilms du manuscrit acheté par la BnF et les manuscrits conservés à Prague, avait paru dans *Sortir de la Révolution. Casanova, Chénier, Staël, Constant, Chateaubriand*, op. cit., p. 75-100.

MICHÈLE SACQUIN est archiviste-paléographe, docteur en histoire, conservateur en chef au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Auteur de *Entre Bossuet et Maurras. L'antiprottestantisme en France de 1814 à 1872*, Champion/Droz, 1998, *Un chat passant parmi les livres* (BnF/Officina Libreria, 2010). Elle a dirigé : *Gabriel Marcel et son temps* (BnF, 1989) ; *Le Printemps des génies* (BnF/Laffont, 1993) ; *Zola. Cent ans après* (BnF/Fayard, 2002) ; *Henri Gouhier, historien des philosophes* (BnF, 2004) ; *Zola et les historiens* (BnF, 2004) ; édition et préface de Paul Nizan, *Essais à la troisième personne* (BnF, 2006).

michele.sacquin@bnf.fr